L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE. 29 JUIN 1884.

FETE DE LA JEUNESSE.

A moins de jour dernier, je m'occupais, à cette même place, de la solennité scolaire annuelle de l'Institution Markey-Picard, et j'exprimais le regret que cette fête, déjà si bien remplie, ne fût point complétée d'une Distribution de Prix, pour la plus grande émulation, pour le plus entier bonheur des Elèves que j'y avais applaudies.

C'était aussi au mois de juin, le mois de St-Jean; mais, j'aime à constater qu'en cela je n'ai point, comme celui-ci, clamé dans le désert. Mon conseil a été suivi, et on a bien daigné m'en faire attention de m'en prévenir.

Oui, les deux Directrices qui sont bien nées pour l'enseignement, car elles ont la première des qualités nécessaires à leur mission, la qualité maîtresse: elles aiment l'enfance, la jeunesse, les deux Directrices, dis-je, ont compris ce qu'il y a de bienfaisant dans ces ovations publiques du bout de l'an, faites au travail, au mérite. Elles se sont dit que puisque cette Royauté de l'Ecole n'a qu'une existence de quelques heures, il faut du moins que rien n'y manque.

Donc, il y a au prix, médailles, couronnes; et il en faut, en vérité, être un bien pauvre physionomiste pour ne point comprendre l'expression de jouissance charmante qui pétillait aux yeux de ces jeunes filles si vivantes, si verdissantes, que l'appel impatiemment attendu de leurs noms mettait sur la coquette estrade, afin d'y être couronnées sous les yeux d'un public sympathique, conquis. Joie douce, bienfaisante, qui crée les tendres mains; qui, au prochain exercice scolaire, celui de 1884 1885, aura pour effet des efforts redoublés, des résultats plus riches encore.

Ma tâche d'aujourd'hui, tâche qui m'est légère et aimable d'ailleurs, ne me permet pas d'entrer dans tous les détails de ces résultats qui, jadis, étaient aux yeux des invités débordant des salons de Mmes Markey et Picard.

Temps et espace me commandent; deux Phénomènes me sollicitent; il me faut aller vite et serrer les coudes dans ce travail de revue.

Et d'abord, je suis joyeux de noter que les deux Institutrices dont j'ai eu souvent à entretenir mes lecteurs, sont désormais en présence de la moisson levée; voici venir la récolte dorée, abondante.

Austères, rudes ont été les premiers jours de ces dignes travailleuses; il leur a fallu, je vous l'affirme, une louable dépense de courage et de patience; elles ont dû marcher sans flâner sur la route âpre, pierreuse, difficile, encombrée même parfois; route où elles n'avaient pour soutien, pour guide que leur intelligence et leur énergie. Mais quoi? les joies du succès ne se doublent-elles point des obstacles qu'on a eu à briser pour l'obtenir? Le rayon de soleil n'est il pas plus vivifiant encore pour qui a longtemps grelotté aux brises de l'hiver?

Tous valeureux désormais, ces obstacles, où à peu près. Les intrépides et persévérantes fondatrices n'ont plus qu'à s'avancer sur une voie plane, parfaitement ensablée, où les accompagnent et les encouragent les regrets et les vœux de toute une population qui suit leurs luttes, qui mesure ce que leur a été la victoire.

J'ai, dans un article précédent, donné les noms des jeunes filles qui, distinguées par le travail on les progrès accomplis, ont été couronnées jeudi dernier.

Au sortir de ce gracieux défilé de lauréates, en a remarqué la vivacité avec laquelle même les moins bien partagées applaudissaient les triomphatrices du jour. Cette spontanéité; cette chaleur d'ensemble dans les applaudissements disaient éloquemment que tout ce gentil petit peuple approvait pleinement la décision impartiale de ses maîtresses, reconnaissait que justice avait été faite. Double sujet d'orgueil pour les lauréates.

Puisque les lecteurs de l'*Abeille* connaissent déjà celles-ci, j'arrive, sans plus tarder, à celles qui étaient chargées de l'exécution du programme, programme charmant, dans toutes ses parties: littéraire, vocale et instrumentale.

Dans la partie instrumentale reproduisons les noms de Mlles M. Colomb, L. Vivaret, M. Bier, E. Viguerie, V. Schenayder, L. Schenayder, L. Hoffman, A. Manand, Z. Weaver, L. Viguerie, M. de Poorter, L. Hymel, A. Raphael, M. Tobin, B. Zarza, Z. Dunbar, A. Dunbar, E. Garcia, B. Cambre, B. Cognevilain, N. Clarke, A. Lanaze, E. Bauer, et enfin et surtout Mlles F. Adler et C. Bloch. Vigueur, sureté, brillant chez celle-ci, tendresse, sentiment, expression chez celle-là; connaissance du clavier chez toutes deux.

Dans la partie vocale, un chœur, pour bercer la poupée de Bébé, chanté, et très gentiment, je vous l'assure, par de presque Bébés aussi; fraîche bouche de roses mignonnettes, dont les lèvres s'ouvraient, comme des pétales, pour faire honneur à leur excellente Institution.

A ce premier chœur en succédait un autre: *Au Soir*, qui obtenait une exécution qu'on serait heureux de rencontrer sur bien des scènes.

C'était plaisir d'entendre toutes ces voix, à petite forme, et qui pourtant sont déjà si bien disciplinées. Un aplomb extrême dans les attaques; un respect constant du rhythme, et à tout instant des nuances dont il faut louer et celle qui, avec son talent ordinaire, les a si bien enseignées, et celles qui les ont si fidèlement retenues, reproduites.

J'ajoute que cet effet, l'une des meilleures impressions que je garde de ce festival d'Elèves, est dû aux soins de Mlle A. Bouligny, applaudie pour la façon dont elle a joué *La Marée* d'ouverture, et qui, je regrette de l'écrire, se rend coupable, depuis quelque temps, d'un tort grave, celui de se tenir systématiquement dans l'ombre. A tous ceux qui l'ont entendue la pensée viendra certainement d'aller la troubler dans cette ombre pour l'en retirer. Ce milieu là ne lui convient point.

Avant de laisser la partie vocale je cite, et en y insistant, les deux duos: celles Tobin, dont les noms ne figurent pas au programme, mais qui ont chanté un duo fort bien traité, tout mélodique, de M. Campana, je crois. J'y insiste, alors écrit; en effet les deux sœurs ont dû ce duo avec esprit et goût.

Tout cela était bien compris, bien senti, bien traduit. Cette émission, cette pose du son, cette interprétation des détails, cette façon non seulement de chanter, mais de dire, ne manquent laisser de doute sur le nom du professeur dont elles reçoivent les leçons—Mme Corinne Nott. Elle se reconnaît là à chaque mesure.

La partie littéraire a mis en relief Mlle L. Peirce, dans le *Welcome Address*, bien pensé, bien dit; Mlle E. Gallot, dans un Composition, justement applaudie; Mlle Z. Dunbar, pleine de verve dans une Récitation: *Le Chariatan*; Mlle Eliza Philips, à laquelle le sujet traité par elle *L'Exposition du Centenaire du Coton—Autrefois et Aujourd'hui*, a valu un double succès pour l'œuvre et pour la façon spirituelle, chaude, colorée dont elle a été dite, détaillée; Mlle M. Delvaille, l'une des Graduées, dont la composition a été aussi fort goûtée; Mlle S. Adler, dont le discours d'adieu, touchant par lui-même, a été prononcé d'une façon plus touchante encore, et enfin Mlle A. Lion qui, je n'hésite pas à l'écrire, a récité *Les Impréoations de Didon* d'une façon supérieure, le mot n'a rien de trop. Masque, mobilité de physionomie, sobriété et justesse dans le geste, inflexions, accent, temps intelligemment pris, opposition, tout indiquait une situation complétement comprise par cette jeune fille, que je remarquais déjà, l'an dernier, dans *Le Siège de Mézence*. J'écrivais alors: "L'une de ces jeunes filles d'où certainement mise en scène-là tout fait hors de peir; je veux dire celle qui remplissait le rôle d'Elmina, Mlle A. Lion.

"Avez-vous suivi ce visage sur lequel se réfléchissent les sensations du personnage; avez-vous remarqué ce jet, cette flamme du regard! Tout sur ce masque prenait la teinte du caractère dépeint par l'auteur.

"Mais je ne m'en tiendrai pas à cette seule expression des traits, d'une vérité très frappante, je rappellerai aussi l'accent de la jeune fille, l'éclat, la fièvre de ses apostrophes, la vigueur avec laquelle elle lançait éclater ses haines, ses colères, ses douleurs."

La journée de jeudi dernier a confirmé, enfin mot, cette appréciation; les qualités en sont même encore développées chez Mlle A. Lion, et je n'ai regretté qu'une chose en tout cas: c'est de n'avoir point trouvé son nom parmi ceux des médaillées.

Je n'ai pas l'avantage de connaître les noms des professeurs, incontestablement distingués qui secondent Mmes Mackey et Picard; il m'est été doux de leur donner place ici. A défaut de ces noms, je leur adresse ici à toutes les compliments collectif et sincère.

La liste des lauréates a été lue et les jeunes filles s'en sont allées au pas de ce compte-rendu, et qui, au cours de la jolie fête, a adressé aux Elèves de l'Institut Markey-Picard l'allocution suivante:

Mademoiselles,

On m'a fait l'honneur de me confier le soin de vous présenter ces prix, ces médailles, ces couronnes, si bien gagnés, et aussi de vous adresser quelques paroles au sujet de cette solennité toujours tant attendue, et l'une des plus émouvantes que le sache.

Sans hésiter j'ai accepté la mission. Et cependant, là-aussi-aussi vous l'avouer, j'ai la conscience de mon insuffisance. une voix plus autorisée que la mienne aurait dû, je le sais, s'élever ici pour vous faire fête. A la plus célébration que voici il faudrait un orateur et je ne suis point celui-là.

Modeste ouvrier de la plume, je suis peu familier avec la parole portée en public.

N'importe, je me risque à ce danger, et j'en suis sûr, votre bienveillance m'y aidera.

Et puis, il me paraît qu'il est quelque chose de flatteur dans le spectacle où se réjouissent les yeux à pareille date. Ce public touffu, sympathique, ce public qui est la famille même, accourt ici pour assister à vos triomphes; cette pluie qui, brutale tout à l'heure, s'est arrêtée galamment, comme pour ne pas mettre trop d'eau dans le vin de votre fête; ces simples et fraîches toilettes, ces fleurs dont l'éclat et le parfum viennent s'ajouter au parfum, à l'éclat de cette célébration; la joie qui flambe sur vos visages, qui rayonne dans vos regards: ces récompenses qui attendent leurs destinataires; l'orgueil auquel ne peut vraiment échapper vos éminentes éducatrices, heureuses et justement fières du but atteint, tout cela est bien de nature à féconder la pensée la plus stérile, tout cela m'encourage à tisserai mes coudres pour tenter d'y retrouver quelque reste d'étincelle.

Cependant n'aller pas croindre une trop longue recherche de ma part. Il fait chaud, bien chaud comme le disait tout à l'heure l'une de vous dans sa Composition, et l'ascension du thermomètre ne me possède guère à l'éloquence, à séquence il y a; et de plus je pressens, je comprends trop votre impatience pour la mettre à longue épreuve.

Les meilleures élèves elles mêmes ont leurs heures de nerfs, et le jour de la Distribution des Prix est l'une de ces heures où les nerfs sont en pleine danse, n'est-ce pas? Surtout quand un clef massacre, comme celui-ci l'était, il n'y a qu'un instant, les provoque.

Vous avez hâte de recevoir les récompenses que je vous lis: elles vous sollicitent.—Elles tirent à oil, si vous me permettez l'expression, ces chères distinctions qui sont vos lettres de noblesse à vous.

Soyez donc sans inquiétude, Mesdemoiselles, je ne m'infligerai pas longtemps.

Pourtant puisque pareille cérémonie vaut au moins quelques mots, disons-les.

La maison d'éducation, Mesdemoiselles, et vous Mmes et Mlles, est, à mon sens, l'un des temples de notre société.

Chaque fois que vous entrez dans une Eglise, tressaille au sentiment de paix et de bien être naît en vous, n'est-il pas vrai?

On dirait que l'atmosphère qui enveloppe la nef, vous vivifie, vous rajeunit, il semble que l'air ambiant du lieu saint agit sur vous, vous pénètre; on croirait que de ces voûtes, de ces arcades descendent les apaisements, une rosée pour l'âme; on se sent meilleur on se sent plus petit et plus grand tout à la fois; le respect et le calme vous débordent.

Eh bien, chaque fois aussi que j'entre dans un Collège, dans un Pensionnat, un Pensionnat de jeunes filles surtout, et aussi distingué que celui-ci, je suis gagné par une impression qui participe quelque peu de celle de l'Eglise.

Mon esprit se dit que là encore se pourraient une œuvre vivifiante, sainte; ma pensée se reporte à la tâche de patience et d'amour qui s'y impose, qui s'y perpétue, sous la sauvegarde inspiratrice de la Religion, je me figure que l'Eglise est comme la parente de l'Eglise, et je me prends à songer qu'aux yeux de Dieu l'étude, l'étude par l'enfant surtout, a peut être aussi la valeur de la prière. Elle est assurément un hommage de la créature au Créateur, et dans le lieu où elle se poursuit, le calme, la méditation et l'amour du bien dominent votre âme aussi que dans une Eglise.

Cette sensation s'impose avec plus d'autorité encore quand vous visitez un Pensionnat, un pensionnat comme celui-ci, le jour de la Distribution des Prix.

En effet, ce sont les résultats de cette étude ardente, bénie, qui s'y constatent alors, qui s'y proclament. La Distribution des Prix, c'est, permettez-moi le mot, l'époque de la vendange intellectuelle. L'œil du Seigneur s'est abaissé sur la vigne, et la vigne est bénie. La Distribution des Prix, croyez le bien, petites et grandes, l'un des épisodes les plus touchants d'ici-bas; la Pr vidence qui fait bien ce qu'elle fait, y envoie à l'enfant cette sensation, d'autant que profonde, du bien accompli et MA comme l'un de ses enseignements, comme l'une de ses leçons.

Elle veut que, jeune fille ou jeune homme, il sache que toute société bien constituée prépare tôt ou tard des triomphes au talent, comme l'Ecole le décerne des couronnes au travail. Avant le livre la préface. Et afin que cette ovation du Collège, de la Pension, soit plus pénétrante, afin qu'elle revêtu un caractère plus solennel, plus ineffaçable et plus aimable aussi, elle se produit sous les yeux mouillés de larmes, heureuses et chères larmes de joie celles à d'une mère, d'un père, se regardant renaître dans la fille, dans le fils couronné, et retrouvant en pareille journée la vision des plus charmantes scènes de leur passé. C'est ainsi que les bravos de la famille viennent se mêler à ceux du public et pas de musique plus douce à l'oreille que cet ensemble unanime de tendresse. Aucune note fausse, aucune dissonnance dans cet orchestre. C'est l'unisson vrai, l'unisson enthousiaste et sourit des applaudissemens si sincères, spontanés.

O fêtes de l'enfance, à chansons du printemps, aux éclat, aux mêlées de rayons, que j'aime!

Rayonnez donc, rayonnez longtemps et de tout votre éclat. Faites monter, jeunes filles, faites monter vos refrains dans l'air, avec la douce fraîche voix de vos quinze ans! Concert itself fable que celui-là; et auquel, avancés dans la vie, nous nous pressons parfois encore à prêter l'oreille, comme si nous pouvions le ressaisir, comme s'il écho attardé devait nous en revenir.

La Distribution des Prix! mais c'est tout un poème! Jeunes filles, je me rappelle—et laissez-moi un instant encore écouter cet écho de la jeunesse à jamais perdue, je me rappelle tout ce qu'alors avait nous donné de notes caressantes aux jours du Collège, jours déjà trop éloignés. Oh! la radieuse chose que c'était.

Quand nous franchissions les marches de l'estrade comme celle-ci avec ses fleurs et son tapis de gala, comme ceux-ci, quand nous gravissions parfois, d'un pied mal assuré, tant vive était l'émotion, le degré de cette plateforme, où la moisson de prix nous attendait, nous grandissions à nos propres yeux.

Triomphateurs en miniature Romains modernes, remplissant la toge blanche par le prestigue uniforme actuel, il nous semblait vraiment que nous montions au Capitole. Oh le beau temps, le beau temps que c'était, je vous le redis. Et si chez quelques uns de nous, éloignés de cet autel, une pensée mélancolique assombrissait ces rêves si tendres clarts, c'était la pensée que nous n'avions point près de nous, et pour partager nos fêtes juvéniles, cette mère, cette chère, cette tendre chère, qui lui du moins ne vous manquent point à vous, jeunes filles, joyeuse de toutes les joies, élevées au doux pays du bonheur.

Croyances sereines, salutaires, qu'il faut chérir, n'en doutez pas, dont il faut perpétuer le culte! Gardes-les donc avec toute leurs caresses, gardes-les, gardes-les bien dans toute leur chasteté!

Ces récompenses qui vous sont remises au nom de vos éminentes directrices, au nom de vos éminents professeurs, ces récompenses que je suis si heureux de vous présenter, après les avoir demandées, recevez-les avec bonheur, avec une légitime fierté. Conservez-les précisément surtout, il est en elles, je vous l'affirme, je ne sais quoi de fortifiant et de intéressé.

Aux jours sombres, car il en est toujours et pour tous, vous le savez, vous l'attirera avec attendrissement du rayon poudreux un moment oublié de la bibliothèque; au milieu des orages du monde, ces témoins muets du passé et du présent auront un langage pour vous. Ils vous rendront la force et la confiance dans l'avenir, en vous reportant sûrement aux sérénités de la Pension, à la foi gardienne de cet âge heureux.

Et maintenant je m'arrête, Mesdemoiselles, en vous demandant pardon d'avoir reculé trop longtemps, sans doute, l'heure tant désirée par vous, l'heure des médailles d'honneur et des couronnes, l'heure des *Graduées*, je l'entends qui sonne et je me rends, moi qu'elle inondait de lois aux jours d'antan.

Soyez indulgentes à ma faiblesse: j'aime à parler de la jeunesse, j'aime à causer avec elle. C'est la foi des contrées; ainsi l'illusion me vient une minute, et je me figure, à ces hautes de causerie, qu'une brise de printemps passe encore sur mon front.

Mais j'arrête ici la pièce de ma pauvre allocution pour faire place à votre poète, à la poésie vraie de la Distribution des Prix: un véritable bouquet de jeunes filles, ces fleurs animées, ces fleurs vivantes dont vous êtes tout un bouquet.

Merci, mille fois merci de m'avoir appelé à cette fête; mais cette journée est à vous, jeunes filles, à vous seules, à vous complètes. Jouissez donc largement, savourez-la avec de joyeux refrains aux lèvres, joulsez en dans tout l'épanouissement de votre jeunesse et de votre gaîté.

—A cette même date de 26 juin avaient lieu aussi les Exercices et la Distribution des Prix de l'Institution Locquet-Legoy, dirigée par Mlles C. W. Moïse et S. Moïse, ayant pour vaillant état-major des professeurs dont la haute réputation repose sur la double assise du mérite et de l'ancienneté. Je vous l'ai déjà dit, la salle de l'Opéra, débordait d'invités assis et debout à tous les étages, rappelant les plus belles soirées des bénéficiaires en faveur.

Rien de plus brillant que ce spectacle vu de la scène elle-même; rien de plus étrange que le tangage et le roulis de ces centaines d'éventails en mouvement perpétuel et tentant de corriger la lourdeur de l'atmosphère. Quelque chose de capiteux dans ce continuel balancement; j'avais de la grâcile à dedans; à le regarder longtemps on se sentait gagné par le vertige.

J'ai plus d'une fois cité les demoiselles Moïse comme des preuves vivantes de ce que peut la volonté chez la femme. Chez elles l'énergie est vraiment inépuisable. Il est vrai que cette énergie là est guidée par une intelligence distinguée, et que l'étude a développé, orné cette intelligence.

Si bien qu'au moment où tant d'entreprises meurent autour de nous, leur Pensionnat reste debout et achève chaque jour de nouveaux gains de vogue. La soirée de jeudi leur est un gage certain que cette vogue ira grandissant encore, car les résultats qui signalent cette nouvelle fin d'année, dépassent peut-être ceux qui les ont précédés.

Il y a vraiment quelque chose de touchant et d'imposant à la fois dans le fait d'une œuvre, difficile entre toutes, comme celle de maintien d'un Pensionnat, entre poursuivie par les frêles mains de deux femmes, n'ayant apporté tout d'abord à leur établissement que le capital de leur savoir et de leurs capacités administratives. Nous l'avons vu s'élever, se développer graduellement, et aujourd'hui il compte assurément au premier rang des Pensionnats de la Louisiane et du Sud; et quand nous songeons à la voie parcourue par les demoiselles Moïse, livrées à leurs seules ressources, nous ne pouvons qu'applaudir de toutes nos forces à tant de persévérance, à pareille sureté de main.

Le programme de cette soirée était fort long, mais à tous il a semblé court, et il faudrait vraiment, pour être juste, insister sur chacune de ses parties. Par malheur ni le temps ni l'espace dont je dispose, ne me permettent de me donner ce plaisir.

Cependant il faut tout au moins reproduire en noms de celles qui ont mérité d'être classées au rôle d'honneur, et pour qui ce rôle d'honneur est la récompense la plus chère.

Nommons donc Mlles Edith E. Pugh, Cora Richardson, L. Raveneide, Nellite Sonby, Estelle Lebeuf, Stella Blanvenu, Miriam Simon, Mertie McCracken, qui toutes ont rivalisé de verve dans leurs jeunes filles a au lire avec distinction, sentiment, esprit. Les Récitations ont enlevé fréquemment les bravos d'une salle qui écoutait avec une attention religieuse, et je ne puis me défendre de rappeler, entr'autres, celle de Mlle Stella Blanvenu. J'ai remarqué chez elle beaucoup de brio, et, ce qui est mieux encore, un tour absolument original, qui lui est bien propre, qui ajoute encore du piquant—accent et physionomie—à tout ce qu'elle interprète. Il y a de la véritable verve dans cette alerte jeune fille, et la verve ne s'apprend pas.

Pour le piano, rappelons Mlles Ada Richardson, Olive Hewitt, Annie Lowry, Jeannette Bleakley, Enola Blanchard, Florence Klotz, Tommie Cage, Cora Cahn, Mertie McCracken, Katie McCracken, Claire Pfeifer, Edith E. Pugh, L. Williams, L. Barstow.

Que si je parle du chant, les éloges aussi viennent en foule au bout de ma plume, et une fois de plus je reconnais ici et je fête le talent hors de pair auquel est confiée cette branche de l'enseignement musical, Mme Corinne Nott.

Après un chœur bien réussi, c'était un joli duo, très correctement exécuté par Mlles L. Williams et L. Barstow; puis une Romance dite avec goût par la dernière; *La Zingarella*, dont Mlle L. Williams a fait ressortir la valeur; un duo par Mlles L. Moore et J. Faure, que je n'avais pas entendues depuis trop longtemps et dont les progrès sont tout un plaidoyer en faveur de leur intuition musicale et de la mâlresse qui la développe; une Romance, remarquablement accompagnée sur le violon par M. Henry Bayon et où s'est tout à fait distinguée la même Mlle Jeanne Faure. Pardonnez-moi l'aveu, mais sans vouloir faire de madrigal, je conviens que celle-là est un de mes faibles.

Je crois le lui avoir déjà dit, c'est un vrai tempérament de chantenue que le sien; elle en livre entière au morceau qu'elle traduit, elle s'y absorbe, et on trouve toujours dans son interprétation des phrases qui indiquent qu'elle va au fond du sens musical, que rien ne lui en échappe et qu'elle a de charmantes qualités vocales pour les mettre en lumière.

Voilà pour les Elèves; si j'en oublie, que cet oubli me soit pardonné. *Mea culpa!*

Quant au professeur, Mme Corinne Nott, qu'en puis-je dire?

Je suis presque tenté de lui en vouloir, comme critique musical. C'est qu'en vérité elle a surmené, épuisé mon vocabulaire; je suis fort empêché pour trouver du nouveau à son endroit. Son talent m'a depuis longtemps condamné aux jolis travaux forcés de l'éloge et voici que je m'exerce à y prêter forme nouvelle. Dans ces conditions, qu'écrire? Dites-le moi, lecteurs.

Eh bien, je conclus que le mieux est d'écrire que Mme Nott a été elle-même, mais elle-même à ses meilleurs jours. Cela dit ou veut dire beaucoup, à mon sens.

Dans les quatre ou cinq morceaux qu'elle a chantés et dite, car avec elle l'un ne va point sans l'autre, elle a parcouru cette gamme chatoyante d'effets opposés qui lui est tant familière. Esprit, rêverie, légèreté, âme, expression, largeur, force sympathique, oppositions, toutes ces conditions du chant, qui sont si heureusement mariées en elle, jamais elle ne les a mieux assemblées, jamais elle n'a fait plus prodigieuse dépense de ses qualités multiples pour captiver son auditoire.

Elle s'est affirmée et brillamment dans chacun de ses morceaux, mais la cavatine de *Robert*, a accompagnement d'orgue et chœur, est celui qui a le mieux entraîné son public et a effert le plus d'intérêt.

En effet la Mme Nott était entourée de neuf gentilles Elèves, dont elle est fière autant que celles-ci sont fières de leur professeur: Mlle Lucette Bouligny, le petit solo incident au chant d'Isabelle; Mlles Corinne Bonneasse, qu'on regrette de ne pas entendre plus souvent; Guillier, Cornay, Vienne, Moore, Faure, Williams, Barstow.

Et il fallait entendre et voir aussi ce chœur d'élite qui aurait été un succès sur les plus grandes scènes; c'était plaisir de suivre la délicatesse avec laquelle il nuançait.

On sentait que ces n'étaient point là des choristes, mais bien des jeunes filles musiciennes, égarées par cette sympathie du chœur, dont chacune est déjà avancée dans ses études, et qui prenaient joie à s'effacer ainsi, afin de faire un cadre plus digne de lui au talent de leur professeur aussi aimé qu'apprécié. Pour le coup, c'était bien une cour, c'étaient bien des dames d'honneur qu'avait la Isabelle. Tant et si bien qu'elle en rayonnait.

Le joli groupe que c'était; que de gentillesse, que de distinction.

Et comme le second plan aimait à faire ressortir le premier.

Ce précieux entourage était bien de nature à mettre en goût et en verve Mme Nott. Aussi n'a-t-elle jamais mieux traduit cette page de Meyerbeer où se croisent tant de la tendresse, du contraste.

La soirée de jeudi a donc été complète sous tous les rapports pour Mme Nott; il y a eu là non seulement des bouquets, mais de la jouissance vraie, de la fierté légitime et pour l'artiste et pour le professeur.

Ajoutons qu'elle avait encore pour la seconder, pour la comprendre, pour l'accompagner au piano, Mlle Lussie Pitot dont l'obligeanence n'est égalée que par son mérite. Avec le tact musical dont elle est doulée, Mlle Pitot se rend compte de ce qu'est, de ce que doit être le rôle de l'accompagnateur. Aussi son objectif est il invariablement de faire briller la chanteuse.

Ce n'est pas elle qui jamais affaiblirait les intentions, les effets de celle-ci par une exagération du son. Elle sait l'atténuer, le contenir, l'éteindre au besoin, et ainsi chaque partie demeure à sa place, sons son vrai jour.

Après avoir complimenté Mme Nott et d'elle-même et de cette gracieuse grappe d'élèves qui ont tant contribué à l'éclat de la solennité de jeudi, je dois féliciter Mlle Anna Bouligny, que je retrouvais là; l'un des professeurs qui font le plus d'honneur au Locquet-Leroy Institute.

Mlle Bouligny sait aussi tout le mal que je pense d'elle; donc inutile de me répéter.

Au cours de cette soirée littéraire et musicale les noms des Graduées ont été proclamées au milieu des bravos de la salle, sur un véritable tapis de fleurs et de couronnes, et après deux allocutions par le professeur J. Choppin et le Rev. H. N. Palmer. Ces Graduées sont Mlles Mertie et Katie McCracken; Edith E. Pugh, Cora L. Richardson, Louise M. Rareshide, Stella Blanvenu, Nellita F. Sonby, Miriam Simon, Cora Lee Cahn, Temmie W. Cage, Estelle M. Lebeuf.

Des couronnes ont été décernées à Mlles Temmie Cage, Stella Blanvenu, Estelle Lebeuf, Ella Sinnott, E. Richard, Claire Pfeifer, Lou Williams, Louise Rareshide, Cora Cahn, Julia Pleasants.

Et maintenant à toutes je dis: au revoir, à la fête de 1885, ce succès de l'avenir que garantit le succès du présent.

—La livraison de mai de la publication parisienne *Le Livre* m'est adressée par un éminent confrère, M. H. P. Du Bois. Je prendrai plaisir à reparler de ce numéro tout remarquable aux lecteurs de l'*Abeille*.

L. PLACIDE CANONGE.

Voici la liste des chevaux ayant gagné le Grand-Prix de Paris, avec leur nationalité:

1863 The Ranger, à M. Saville, anglais.
1864 Vermont, à M. H. Delamarre, français.
1865 Gladiateur, au comte de Lagrange, français.
1866 Ceylon, au duc de Beaufort, anglais.
1867 Fervaques, à M. de Montgommery, français. Après un "Dead-heat" avec Patriotes, à M. H. Delamarre.
1868 The-Earl, au marquis d'Hastings, anglais.
1869 Glaneur, à M. Lupin, français.
1870 Boiroette, au major Fridolin, français.
1871 Pas couru.
1872 Cremorne, à M. H. Saville, anglais.
1873 Boïard, à M. H. Delamarre, français.
1874 Trent, à M. Marshall, anglais.
1875 Salvator, à M. Lupin, français.
1876 Kisber, à M. Baltazzi, austro-hongrois.
1877 Saint-Christophe, au comte de Lagrange, français.
1878 Thurio, au prince Soltykoff, anglais.
1879 Nubienne, à M. Ed. Blanc, français
1880 Robert-the Devil, à M. C. Brewer, anglais.
1881 Foxall, à M. J. B. Keene, américain.
1882 Bruce, à M. Rymill, anglais.
1883 Fronton, au duc de Castries, français.
1884 Little-Duc, au duc de Castries, français.

Sept onze vainqueurs d'origine française, huit anglais, un austro-hongrois et un américain.

Dans un omnibus complet, au moment de payer sa place, un voyageur trouve dans sa poche la main de son voisin, qui était en train de lui subtiliser son portemonnaie.

—Eh! c'est dégoûtant! s'exclame alors le pickpocket, on est si serré dans ces omnibus qu'on se trompe de poche!..... Je m'en vais!

Et il descend avec dignité.

Entendu par l'*Echo de Paris* à la sortie d'une séance publique de l'Académie française:

—Il est décédé!

—Mais, mais, il n'a pas fait de testament!

—Il a fait un testament olographe!

—Mais, mais, il n'a pas de famille!

—Il a une famille!

—Mais, mais, il n'a pas de fortune!

—Il a une fortune!

—Mais, mais, il n'a pas de quoi!

—Il a de quoi